

à rendre sa position de plus en plus pénible. Ainsi on est étonné de la quantité de travail et de privations nécessaires à cette classe pour ne pas mourir complètement de faim. Et malgré cela, cependant, elle persiste dans ce genre de vie qui l'abat, qui la ruine, qui la tue. Elle travaille jusqu'à périr au complet souvent pour contenter une illusion, un caprice, une passion.

Dans le Bas-Canada, sans doute, le mal n'a pas encore cette gravité, mais il est accompagné de circonstances doublement désastreuses pour la production agricole. L'agriculture est désertée précisément par ceux qui pourraient lui être le plus utiles, par ceux qui ont à leur disposition des capitaux et de l'instruction. La jeunesse instruite entre dans les professions libérales, et les capitalistes font leurs placements dans l'industrie et dans le commerce. Naturellement, les bras, le travail et l'activité suivent le courant imprimé par ces deux puissances du monde, l'instruction et le capital.

Nous sommes sur une pente fatale, souvent irrésistible, nous avons déjà beaucoup perdu dans cette marche en sens contraire de notre prospérité et de notre bien être. La vitesse s'accroîtra encore de toute la force acquise dans le passé. Sans autre guide qu'une ambition sans frein, nous nous lançons aussi imprudemment à la poursuite d'un bien être imaginaire, qui s'éloignera d'autant plus de nous que nous croirons faire le plus d'efforts pour l'atteindre. Et dans cette course aventureuse, nous n'irons pas loin sans laisser en arrière, comme des vêtements inutiles et qui ne pourraient que gêner notre marche, toutes les qualités qui ont fait notre force dans le passé, qui devaient nous assurer le progrès pour l'avenir.

J. A. N. PROVANCHER.

Note de la Rédaction.—M. Provancher n'indique pas de remède, car il lui est impossible d'en trouver en dehors de l'enseignement agricole. Oui, les intelligences et les capitaux désertent l'agriculture par ce qu'ils n'y trouvent pas un placement avantageux. Créez un enseignement complet, qui fasse de l'agriculteur légal des hommes de profession et vous aurez de suite dans la carrière agricole des intelligences et des capitaux pour l'embrasser. Jusque là rien ne sera fait, vaudrait autant nier l'utilité des universités, et il nous fait peine de voir une plume jeune et vigoureuse se fourboyer dans le chemin des préjugés au

lieu d'avancer dans la large voie du progrès et des études spéciales.

SOIXANTE ARPENTS DE TERRE EN CONCOMBRES.

Il y a déjà, à plusieurs reprises, fait ressortir les immenses profits qu'on peut réaliser dans la culture des menus fruits, tels que fraises, framboises, canneberges, etc. Nos cultivateurs, à qui il en coûte toujours trop de dévier de l'ancienne routine, n'en croient encore rien, ou refusent de tenter ainsi de nouvelles voies. Prétendant que les frais de culture sont dans ces cas trop dispendieux, ou que la réussite exige une habileté et une expérience qu'ils ne peuvent avoir, ils continuent toujours à couvrir leurs champs de blé et d'avoine, puis d'avoine et de blé, et cela avec un rendement le plus souvent au-dessous de la juste rémunération d'une culture bien entendue. Ils ne voient pas qu'avec un tel système ils ruinent leurs terres, qu'ils s'en vont s'appauvrissant de plus en plus, et qu'ils ne courent, à rien moins qu'à leur perte s'ils ne prêtent l'oreille aux sages conseils des véritables amis de la cause agricole, sur la nécessité de varier les cultures, de manière à ne pas épuiser le sol, de tirer un meilleur parti de leurs engrais, de mieux soigner le bétail, de cultiver un champ plus restreint, mais avec plus de soin, enfin de s'appliquer un peu à la culture jardinière qui, dans le voisinage des villes ou avec des voies faciles de communication, est presque toujours plus rémunérative que celle des céréales.

Un article que je viens de lire dans la "Prairie Farmer" de Chicago, à propos d'un certain M. Butler, qui cultive un champ de concombre de 60 acres, m'a décidé à faire connaître la chose à vos nombreux lecteurs, et à leur faire part, de nouveau, de mes vues sur la culture de menus fruits.

Ce M. Butler cultive donc un champ de 60 acres en concombres. Il lui est déjà arrivé d'en récolter jusqu'à 165 minots dans un acre. Mais cette année, en égard à la sécheresse de la saison, son champ ne lui en a donné que 57 minots par acre, l'un dans l'autre, ce qui fait pour le tout un total 3,420 minots. Ces concombres sont de l'espèce appelée cornichons, et sont tous destinés à être passés en marinades. Il les sale donc d'abord dans des barils, et après qu'ils sont suffisamment saturés de saumure, il les met en bouteilles dans du